

observations c'est parce que je ne craignais pas d'affirmer qu'elles ne reposent ni sur l'esprit de parti qui ne conçoit de vrai que dans les limites de ses connaissances ; ni sur le préjugé qui paralyse constamment le progrès, ni enfin sur la vanité professionnelle qui serait disposée à avouer que la science médicale a dit son dernier mot.

J'ai dit au commencement de cet article que la vaccine et la variole étaient deux maux à redouter ; je ne retire pas mon assertion, mais je complète ma pensée en énonçant que l'une et l'autre ne deviennent effectivement dangereuses ou fatales que par le concours des circonstances au milieu desquelles elles se développent.

Dans un grand nombre de cas, la variole est bénigne, discrète, ne donnant lieu qu'à des désordres fonctionnels insignifiants ; dans beaucoup d'autres, surtout depuis quelque temps, elle prend d'emblée un caractère grave, devient confluyente, noire et presque toujours fatale.

Pourquoi est-elle si douce chez les uns et si cruelle chez les autres ? Dans quelles conditions physiologiques se trouvent les constitutions qui lui donnent si peu de prise et ne pourrait-on pas les ramener toutes à cet état d'immunité relative ? Il est bien certain que si la variole était toujours légère la vaccination deviendrait superflue et on éviterait par là le danger d'inoculations impures. On arrive tout naturellement à cette conclusion : que le virus varioleux est parfaitement identique dans tous les cas et que les causes qui en compliquent sa manifestation sont tout-à-fait étrangères à son essence ; de cette conclusion en découle évidemment une autre, c'est que les efforts de la science doivent exclusivement porter sur les causes qui aggravent la nature de la variole ; voilà, je crois, la question simplifiée et placée sur un terrain d'observations où il ne saurait y avoir dissidence d'opinions ; malheureusement on ne peut pas en dire autant des moyens à étudier ou à découvrir pour la résoudre ; ils sont, à mon avis, complexes, compliqués et multiples ; en effet, il ne s'agirait de rien moins que de reconstruire un édifice hygiénique tout entier, en commençant au berceau jusqu'à la dissolution finale de l'homme ; ce serait un travail gigantesque, il est vrai, mais dont les proportions ne dépasseraient pas, toutefois, les limites de l'intelligence humaine ; il exigerait sans doute, le concours de toutes les capacités compétentes, sans distinction de races ou de nationalités parce qu'il formerait un tout, un monument universel, dont les parties constituantes seraient l'hygiène urbaine, l'hygiène rurale, l'hygiène de climat, l'hygiène de saison, l'hygiène de latitudes, l'hygiène d'altitudes, enfin l'hygiène générale. Quand je dis que toutes les capacités compétentes devraient concourir à cette grande œuvre humanitaire, j'entends les capacités politiques aussi bien que les capacités médicales : celles-là appplaniraient les difficultés matérielles de ce grand travail afin que celles-ci n'eussent à s'occuper que de la partie scien-